

Le texte est paru dans: Le nouveau Bulletin de l'ADEAF (Association pour la Défense de l'enseignement de l'allemand en France) N° 98, Décembre 2007, p.66-68.

Rainer Riemenschneider, Docteur en Histoire Moderne et Contemporaine (Université de Göttingen, 1980); ancien professeur associé de l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Catherine Paysan et le monde germanique

Nous devons à Catherine Paysan une œuvre littéraire considérable: romans, poésies, récits autobiographiques. Une vingtaine de livres dont plusieurs ont été portés à l'écran. Frédéric Mitterrand, dans une récente émission à France-Culture, a comparé Catherine Paysan à Faulkner, Colette, Pasolini. Dans cette œuvre très riche, qui a reçu plusieurs prix, dont le prestigieux "Grand Prix de la Société des Gens de Lettres", j'ai choisi de rendre compte de deux livres à cause de leur intérêt particulier pour un public franco-allemand. L'un se situe à l'époque contemporaine, dans l'immédiat après-Deuxième Guerre mondiale, moment des plus sinistres des relations franco-allemandes; l'autre remonte très loin dans le passé, au VI^e siècle de notre ère, l'époque des Migrations, lorsque les peuples germaniques sous la pression de peuplades venues des steppes asiatiques migrent vers l'ouest et rentrent en contact souvent belliqueux avec le monde gallo-romain établi depuis des siècles déjà en Occident.

Catherine Paysan: L'amour là-bas en Allemagne (Albin Michel 2006, 364 pages, 19,50 €).

Catherine Paysan a publié l'an dernier un récit autobiographique intitulé "L'amour là-bas en Allemagne". Elle y raconte son aventure amoureuse - passionnée, platonique, malheureuse - avec un jeune prisonnier de guerre allemand qui, jusqu'à la Libération de la France en 1944, avait fait partie des forces d'occupation, donc des vainqueurs de la veille. Il s'ensuit tout un drame: faire admettre à sa famille, vivant modestement près de Bonnétable en Sarthe, qu'elle fréquente un "boche"; partir en Allemagne vaincue et occupée par les Alliés, ayant tout juste 20 ans, étant donc mineure; se trouver, en tant que "assistante de français" dans un lycée de la ville garnison de Speyer en 1947, être assise entre toutes les chaises: d'un côté, devoir enseigner la langue et la culture "de Molière, de Racine et de Corneille" à des élèves qui, étant souvent plus âgés qu'elle, sont retournés sur le banc des écoliers en uniforme de la Wehrmacht élimé, faute de vêtements civils corrects, affamés, ayant vécu la terrible épreuve de la guerre en tant qu'acteurs frôlant ou même donnant la mort; affronter, dans la vie quotidienne, une société allemande majoritairement hostile "aux occupants". De l'autre côté, devenir témoin de l'attitude arrogante et hautaine des officiers français en garnison qui se comportent envers les Allemands comme en pays conquis. Elle décrit tout cela, et comment la jeune Française, sensible et cultivée, en a souffert, mais s'est aguerrie aussi. Et, comble de la souffrance, elle vit la catastrophe de son amour, puisque le fiancé allemand, une fois rentré de captivité et s'étant replongé dans le milieu familial du village en Forêt Noire, empreint d'un catholicisme traditionaliste, étriqué et bigot, xénophobe, soucieux du qu'en-dira-t-on, "trahit" littéralement leur union et laisse la jeune femme sur le carreau, seule, en pays étranger...

Un destin extrême, qui interpelle toutes et tous ceux qui vivent dans et à cheval sur nos deux cultures. Catherine Paysan, non-conformiste dans l'âme depuis toujours, l'a vécu en pionnier, peut-on dire. Elle nous a précédés, est notre aînée dans le destin, et elle a payé cher. Car dans son cas, le "levain" franco-allemand n'a pas pris. Elle nous raconte son aventure extraordinaire en un langage émouvant, poétique souvent, dans un style élégant et vigoureux utilisant la période rhétorique propre aux grands auteurs latins ou, plus près de nous, de Heinrich von Kleist. A travers son drame personnel, Catherine Paysan fait entrevoir au lecteur sa fascination pour la culture allemande en même temps que les difficultés interculturelles qui font que les gens peuvent rester foncièrement étrangers les uns aux autres. Elle a fait l'expérience de ce qui peut rapprocher, mais aussi séparer culturellement Allemands et Français. Rodstein son fiancé n'avait pas le courage de sortir de son milieu familial et faire un pas vers sa fiancée française, afin de construire avec elle, à partir de leur cultures particulières, quelque chose de neuf, d'inédit, d'original, qui transcende les déterminantes nationales. Au lieu de cela, deux mondes qui étaient restés imperméables l'un par rapport à l'autre. L'Amour là bas en Allemagne ne s'était pas accompli.

Catherine Paysan: La route vers la fiancée (Albin Michel 1991, 371 pages, 120 FF).

Plus heureux est le dénouement de ce roman historique qui raconte l'histoire d'une acculturation réussie d'une lignée franque venue en conquérante dans la société gallo-romaine de la Gaule du VI^e siècle. Le roman brosse un tableau impressionnant de la civilisation de la Gaule à l'époque de la conquête germanique. Tous les milieux de la société sont présents: depuis le roi mérovingien Clovis, ici orthographié "Chlodowig Ier", jusqu'au plus humble serf gardeur de cochons, en réservant une place de choix au monde des monastères, véritables centres économiques, sociaux, culturels et cultuels, politiques aussi, de la société rurale, seuls bastions de la tradition et de la paix à une époque de bouleversements profonds et violents. Les abbayes, monastères et prieurés, nombreux en Gaule, sont à la fois mémoire et gardiens des traditions ainsi que foyers de propagation de civilisation, matérielle et spirituelle.

La vie quotidienne; les objets: outils, instruments de travail, le vêtement, les sortes de nourriture, les fruits de la terre, l'habitat, les us et coutumes, les croyances - tout est décrit avec l'amour et la connaissance du détail étonnants. Les rapports des hommes entre eux, avec les animaux, avec les plantes, avec les dieux, avec Dieu sont évoqués sous la plume de l'auteur. C'est de l'époque des grandes Migrations qu'il s'agit, du choc des civilisations: la gallo-romaine avec la germanique, le monde christianisé, sédentaire, avec le monde païen des "Barbares" quasi nomadisants, pillant, maraudant, tuant tout ce qui bouge sur leur passage.

Au cœur du roman: la rencontre de deux personnages de fiction, le Franc Heinrich la Jambe Morte, serf (esclave) de son état, petit vassal de Raschomer, chef de bande franc, et la Gauloise Alcalia, serve, veuve d'un bûcheron appartenant au prieuré d'Aulnay relevant du monastère du Mont Coëvre, situé en Mayenne, entre les marches de l'Armor et les grandes plaines Carnutes. Heinrich est une figure plutôt attachante, prévenant avec les gens, charitable surtout envers les humbles dont il fait lui-même partie. Il avait apporté un certain savoir et savoir-faire de sa Germanie (ne savait-il pas murmurer à l'oreille des chevaux?...), pays où l'on pratiquait déjà la charrue à roues, supérieure à l'araire répandu en Gaule. Représentant du monde germanique, Heinrich est un démenti flagrant du stéréotype du "barbare" destructeur, impie, imprévisible. L'auteure nous montre donc ce Germain sous un tout autre jour. C'est un des traits remarquables du roman.

Astuce de l'auteure: elle place Heinrich, personnage de fiction, à proximité d'un "grand" du royaume, Raschomer, ce qui lui permet de décrire les relations de maître à valet, mais aussi de camper le récit dans son contexte historique, la grande politique: Raschomer, parent de Clovis, rentre en concurrence avec ce dernier parce qu'il veut fonder un royaume en pays aulerce et sera déchu de son rang de chef de guerre; analogie avec le guerrier ayant cassé le vase de Soissons. Ce qui permet à l'auteure d'évoquer judicieusement le changement de caractère du pouvoir que Clovis entend exercer désormais: de chef de guerre, de conquérant, il se mue en chef d'Etat, prétendant à exercer seul le monopole du pouvoir, de la royauté, et s'alliant par le baptême à l'évêque catholique de Rome, décision de portée historique lourde de conséquences jusqu'à nos jours. D'où l'éviction de Raschomer, à l'image d'autres prétendants au pouvoir suprême dans le royaume. Raschomer a le choix entre la peine de mort et l'habit de moine: il choisit le monastère. Et son fidèle serviteur Heinrich a la vie sauve grâce à la clémence de Clovis. Mais Heinrich doit désormais se débrouiller seul dans la vie, et là commence la saga de quatre générations de la lignée franque, véritable aventure au sens fort du terme, dans un monde hostile, où la mort guette de ses mille dangers. Le lecteur se trouve plongé dans un monde si loin du nôtre, étrange et exotique, si difficile à imaginer. Le VI siècle! Et quel siècle. L'historien que je suis est en admiration pour le tableau vivant de la civilisation de la Gaule peint par le roman, dans le style vigoureux caractéristique de Catherine Paysan. Ce sont les humbles qui occupent une grande place dans le récit, ce qui est une gageure car les sources écrites n'en parlent pas beaucoup, elles sont plus prolixes pour les grands de ce monde, comme toujours. Personnages de fiction et figures historiques sont reliés par le récit qui s'étend sur quatre générations, près d'un siècle. Ainsi, outre le roi Clovis, nous rencontrons la reine Frédégonde, une parvenue, éclatante de beauté, mangeuse d'hommes; Sainte Radegonde, princesse de Thuringe, qui refuse la tyrannie d'un mariage imposé et prend le voile; Grégoire évêque de Tours, courageux homme politique, auteur prolix de L'Histoire des Francs qui constitue un trésor d'informations sur l'époque en question; Venantius Fortunatus, poète médiocre mais jouant un rôle politique et culturel important dans la Gaule romanisée; Saint Médard évêque de Noyon poursuivant, comme de nombreux autres dignitaires de l'Eglise, une politique de christianisation en s'appuyant sur les femmes de l'aristocratie pour faire évoluer les mœurs belliqueuses des hommes pour qui l'assassinat était une méthode "normale" de faire de la politique.

Tout cela est beau à lire. On trouve des analyses fines des rapports entre gens de cultures et de nationalité différentes, par exemple les gens d'armes du monastère de la Coèvre qui regardent avec méfiance et désapprobation les rencontres entre Heinrich "l'étranger" germanique et Alcalia la Gauloise. Ou les idées que se faisait Raschomer en rêvant d'une union avec Vilithuta, fille de notable gallo-romain. Ou le poète Venantius Fortunatus, dont le génie poétique n'était pas de la trempe des Ovid ou des Vergil, mais qui était toujours assez bon pour en imposer aux rois barbares désireux de considération et de "Kultur" en imitant les exemples des Anciens. Bref, ces descriptions interculturelles d'un monde ancien annoncent celles qui sont au cœur de la problématique franco-allemande de l'Amour là-bas en Allemagne, dont j'ai parlé plus haut mais dont je ne dirais jamais le bien qu'il faut dans ces quelques lignes.

Une traduction allemande serait la bienvenue afin de faire connaître ces deux livres à un public plus large.